

2 - Quelques éléments spécifiques de la vie religieuse à revaloriser

2.1. *Une expérience contemplative fondatrice*

a) Être transformé par la splendeur de la beauté du Christ

La première importance, c'est la conscience d'appartenir au Seigneur, nous n'appartenons qu'à Lui, à personne d'autre, on appartient au Seigneur. Pour cela, nous sommes appelés à l'aimer d'un amour incandescent, d'un amour fort, en étant transformés par l'expérience de la rencontre avec le Christ. C'est l'élément fondamental, c'est l'élément fondateur de tous les saints qui ont fondé nos charismes, c'est cette expérience avec le Seigneur très forte, qui est une expérience exclusive, on n'appartient qu'au Seigneur, on n'appartient à personne d'autre, on n'appartient qu'au Christ.

On devient ainsi confession de foi permanente. Cela signifie maintenir dans notre cœur une flamme vivante d'amour qui nourrit continuellement la richesse de la foi. On peut avoir beaucoup de qualités humaines quand on entre dans la vie religieuse mais si cette flamme n'existe pas, elle empêchera la persévérance. Cette flamme est déterminante, avec elle on est prêt à tout faire pour le Seigneur, des folies. Elle est non seulement joie intérieure mais aussi une capacité de supporter les difficultés : la sécheresse, la souffrance quand elles viennent. Dans ce sens la prière est vraiment la nourriture fondamentale, qui doit être toujours plus nourrie, toujours plus de temps. On mesure l'amour au temps qu'on passe à ce qu'on fait, vous calculez le temps que vous passez à ce que vous faites et vous voyez ce que vous aimez faire.

D'abord nous sommes appelés non seulement à appartenir au Seigneur, mais à contempler le Seigneur, contempler ses mystères. Moi j'ai pris ce mystère de l'Incarnation parce que cela m'a touché dès le début. Ce mystère de l'Incarnation, que Jean de la Croix appelle « les mystères de l'Incarnation », c'est-à-dire la manière par laquelle le Fils du Père prend chair et décline dans cette modalité d'engendrement permanente comme se recevant du Père et dans l'engendrement mutuel, du Père et du Fils, de l'Esprit Saint, il décline dans son humanité (jusque dans son dernier souffle sur la croix), toutes les modalités de notre humanité. Il nous montre ce qu'est un homme, ce qu'est un fils. Il fallait le Christ pour nous montrer ce qu'est un fils. La grande idée du théologien Tremblay avec qui j'ai travaillé est extraordinaire, c'est de penser que le Christ, n'est pas venu d'abord opérer la rémission des péchés, mais il est venu d'abord nous révéler ce qu'est un fils, lui le Fils du Père. Certes, il fallait corrélativement guérir nos péchés, nous sauver. Mais il fallait surtout nous manifester à quelle intimité l'homme était appelé avec Dieu, et le salut consiste précisément dans cette vie filiale, pour entrer en relation avec Dieu, avec les autres, avec la création, et c'est cela qui donne du sens à notre vie. Il s'agit d'une rencontre personnelle, avec le Christ, le Dieu de l'histoire, le Seigneur qui se révèle à nous comme Fils.

Cette contemplation structure toute notre vie. Elle est une expérience de foi qui va au-delà d'une simple confession d'un Credo. Jean de la Croix parlera des « surfaces argentées » pour parler des articles du Credo qui sont comme les titres de mystères qui se révèlent comme l'or qui est la vie même du Christ à laquelle nous participons. Ce qu'on appelle la vie de la grâce. En ce sens, il y a unité entre la vie baptismale, la vie de la grâce, et la communion à laquelle nous sommes appelés dans l'Église.

Donc, contempler c'est entrer dans le mystère du Christ et la contemplation s'opère en particulier par la médiation de son humanité. Nous découvrons les mystères du Christ : Christ comme Fils, Christ comme Époux, Christ comme bon Berger, enfin toutes les figures qu'il nous donne à travers la médiation de son humanité.

La contemplation est une relation d'amitié, de confiance, où nous parlons à Dieu et il nous parle à travers les différentes médiations que l'on a déjà énumérées en particulier dans la vie religieuse où l'on peut dire qu'elles se

multiplient beaucoup plus au quotidien ces médiations, que dans une vie simplement extérieure dans le monde. Donc une relation d'amitié qu'en particulier Thérèse d'Avila a développée.

Il s'agit d'être immergé dans une recherche passionnée de Dieu, de rechercher Dieu en permanence, en tout. Dans *Vultum Dei quaerere* il est dit (n°11) : « Contempler, c'est avoir, dans le Christ Jésus, dont le visage est constamment tourné vers le Père (cf. Jn 1, 18), un regard transfiguré par l'action de l'Esprit, regard dans lequel fleurit l'admiration pour Dieu et ses merveilles ». J'aime les moniales qui, à la fin de leur vie, sont admiratives de tout, de tout ce qui se fait, des bonnes choses qui existent, qui sont toutes positives ; qui ne sont pas en permanence en train de se plaindre de tout, au contraire. Donc il s'agit d'avoir cet « esprit limpide, dans lequel résonnent les vibrations du Verbe et la voix de l'Esprit, qui est souffle d'une brise légère (cf. 1 R 19, 12). » Il s'agit donc de cet esprit limpide dans lequel nous vibrons à l'action même de Dieu, à l'action de l'Esprit Saint. Cela inclut, bien sûr, d'intégrer nos lieux de vulnérabilité comme des lieux de réception au Don de Dieu, aux dons de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint qui voudrait se donner dans nos impuissances, dans nos peurs, dans nos angoisses, dans nos manques, et qui font de nous comme une terre poreuse à l'action de l'Esprit comme un fruit qui tombe dans la terre.

Cette « contemplation naît de la foi, porte et fruit de cette contemplation : ce n'est qu'à travers le « me voici » confiant (cf. Lc 2, 38) que l'on peut entrer dans le Mystère ».

Mais dans notre vie de nombreuses « tentations peuvent s'insinuer, en raison desquelles votre contemplation peut devenir terrain de combat spirituel » Et nous sommes appelés à le soutenir au nom et pour l'Église toute entière.

J'insiste : la contemplation que nous sommes appelés à cultiver à pour fin de développer une capacité d'amour totalement gratuit. Vous voyez, nous aimons sans aucun motif autre que Dieu. Nous n'avons pas une recherche de privilèges, de titres, de reconnaissance, non.

« Parmi les tentations les plus insidieuses pour un contemplatif, nous rappelons celle appelée par les Pères du désert *le démon de midi* : c'est la tentation qui débouche dans l'apathie, dans la routine, la démotivation, l'acédie paralysante ». Le Pape François appelle cela « la psychologie de la tombe, qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée ». Il dit souvent : nos communautés ne doivent pas être des musées, elles doivent être des lieux de célébration de la vie même du Christ. « La tristesse douceâtre » entre dans le cœur quand nous ne sommes pas branchés sur cet esprit de contemplation.

C'est pour cela que dans la tradition de l'Église, l'icône qui motive, qui stimule les religieux, est en général celle du jeune homme riche qui a traversé les temps depuis les Pères du désert. Mais dans *Vita consecrata*, le Pape Jean-Paul II prend une autre icône qui n'est pas celle du jeune homme riche. C'est très beau l'icône du jeune homme riche parce que c'est quelqu'un qui a plein de bons désirs, enfin c'est le bon religieux. Dans un autre article que je vous ferai lire aussi, je l'appelle « le bon élève de la vie contemplative ». Il fait tout ce qui est prévu par la Loi, les constitutions. Il est très accro aux différents éléments du droit et il plaît beaucoup à ses supérieurs parce que c'est un bon élève. Donc le jeune homme riche c'est ça : c'est quelqu'un sur qui on peut compter, quelqu'un de sûr. Mais il a un attachement à ses propres dons en particulier, qu'il n'est pas prêt à lâcher, parce qu'il se trouverait dans le fond de l'humilité et il a peur de perdre son visage de bon élève. D'être un pauvre qui ne fait pas tout bien, cela ne lui plaît pas. Au fond, il faudra que Jésus lui-même sorte de cette idée de bon élève en rentrant dans l'Agonie de Gethsémani, en rentrant dans cet abandon existentiel à son Père pour qu'il nous montre le chemin comment sortir du « bon élève » pour devenir un fils.

Donc la contemplation, c'est la sortie de la construction d'un personnage qui est finalement assez parfait, assez recommandé, assez rassurant, à une personnalité qui est quelqu'un de filial, qui est capable de s'abandonner dans une forme d'ouverture de cœur, et qui, du coup, est bénie par le Père, tout comme on a dans l'Ancien Testament, des Jacob, de nombreuses figures, qui, finalement, sortent du giron du Père et deviennent des fils. En ce sens, c'est important ce que je vous dis, l'exode est intrinsèque au développement de la vie filiale. Il faut sortir d'une préconception de nos schémas psychologiques rassurants, de notre vision de l'autre, de nos jugements, pour entrer dans une vie de fils.

Alors c'est très intéressant parce que dans *Vita consecrata*, Jean-Paul II, lui, ne prend pas le jeune homme riche comme icône fondatrice évangélique de son propos mais la Transfiguration pour insister sur cette contemplation du Fils qui est manifesté dans la Transfiguration et qui va préparer les disciples à intégrer, à intérioriser dans leur propre vie le mystère pascal. La contemplation à laquelle nous sommes appelés est une manière d'actualiser en permanence, d'approfondir, de faire nôtre, le mystère pascal.

Donc, elle est référence, dialogue constant avec Dieu, elle est tout ordonnée, polarisée sur Dieu qui est présent. Il faut bien mesurer que, dans la vie religieuse, Dieu se donne considérablement à nous. Il se donne à travers le charisme, il se donne à travers les nombreux signes quotidiens, à travers les médiations qui nous sont données. Il se donne à nous considérablement.

Et nous, nous sommes appelés, la contemplation c'est cela, à cette disponibilité, cela rejoint la notion de sponsalité qu'on abordera un peu plus tard, nous sommes appelés à cette disposition intérieure pour accueillir au maximum les dons qui nous sont faits. La contemplation est vraiment réponse de l'homme à la présence de ce mystère de Dieu qui le crée, qui l'accompagne, qui le fait grandir, lui fait découvrir sa vocation de fils et de fille, d'épouse et de mère, et qui va développer ce qu'on appelle des cordes relationnelles dans une capacité de dilatation maximale.

Donc la contemplation, c'est vraiment cette rencontre, permanente, cultivée, quotidienne avec le Dieu vivant qui advient à travers sa Parole, à travers l'Eucharistie, le sacrement du frère ou de la sœur, mais aussi, cela est très important, l'histoire dans le cosmos. Le 2^{ème} livre que j'ai traduit, on y reviendra, insiste beaucoup comme sortie des crises émotionnelles, sur la notion de narrativité. Vous voyez, ce soir on va relire notre journée, c'est très bien ; mais il faut régulièrement relire notre histoire. C'est l'objet d'une retraite, d'une journée de désert, il y a des sœurs et des frères qui tiennent un carnet. Relire son histoire, ce n'est pas se regarder dans un miroir, c'est voir de quelle manière le Seigneur s'est donné à moi, à travers sa Parole, à travers un acte, à travers une rencontre, un visage, un don, et Le louer, Le bénir pour cela. Autrement dit, c'est célébrer le don de la présence du Seigneur.

Ce goût de Dieu est très difficile parce qu'il est très délicat. Dieu a un gros défaut, c'est qu'il est particulièrement discret, parce qu'il est humble. Il ne se donne pas dans les grands éclats, et donc il s'agit de goûter à la présence de Dieu qui passe de manière discrète dans notre vie. Si le mystère de la Visitation vous touche, effectivement, il y a une forme de visitation permanente du Seigneur qui passe à sa manière, librement, quand il veut, selon ses propres modalités. Donc la vie contemplative peu à peu, unit ce travail pour Dieu, où nous nous disposons à l'accueil de l'Esprit, où nous nous laissons engendrer par sa manière de se donner à nous, avec la perception du travail avec lui. Nous entrons toujours plus dans cette affinité avec la manière qu'il a de se révéler à notre propre cœur. Et cela ne se perçoit pas dans le bruit, mais dans un silence du cœur, dans le recueillement. Donc il y a unité entre vie contemplative et recherche du recueillement, et la manière dont les puissances de notre âme vont se concentrer, se focaliser, s'ordonner, s'harmoniser aux dons de Dieu.

Il s'agit de cheminer avec Jésus qui nous rend libres, qui est l'unique Vérité, d'avoir les yeux fixés sur lui, suivant ses pas, en étant ainsi au service d'un monde qui cherche la transparence et la Vérité. On ne peut pas vraiment être contemplatif si la contemplation ne vient pas comme inspirer, toucher notre propre cœur. Si on vit uniquement de rites, de devoirs, de travail, de choses à faire pour le bien commun.

J'insiste sur ce feu, parce que l'air de rien c'est très délicat, c'est donné par Dieu, et ce n'est jamais acquis une fois pour toutes. Dans le livre sur les pathologies, l'auteur insiste beaucoup sur le fait qu'un frère, une sœur n'est pas acquise, on peut s'entendre bien, mais si on ne cultive pas le lien quotidien avec le frère, la sœur, au bout d'un moment le lien peut se dissoudre ; de la même manière avec Dieu, ce n'est pas un acquis. On peut avoir l'impression d'avoir beaucoup progressé, d'avoir fait de grands pas dans la capacité d'abandon, d'ouverture, de confiance, d'écoute, d'avoir donc beaucoup progressé mais ce n'est jamais acquis. C'est ce qui fait que nous vivons comme des pauvres qui se reçoivent de Dieu, les mains vides, et que tous les jours Dieu se donne à nous. C'est l'image de la manne, Dieu se donne comme une manne quotidienne à nous, et on ne peut pas faire de réserve. On ne peut pas dire : c'est bon là j'ai eu quatre années bonnes, je suis bon pour trois ans, je peux un peu laisser de côté, non. Nous sommes des pauvres.

La contemplation est une œuvre de l'Esprit Saint qui vient transformer notre cœur pour le mettre, on pourrait dire, en vibration, en écho, en syntonie, avec les sentiments mêmes du Christ. Nous sommes appelés à sentir l'autre, à sentir notre existence, notre quotidien, comme le Christ.

Normalement, plus on contemple, plus il y a des formes de modulations émotionnelles, des modulations passionnelles, des modulations affectives qui s'opèrent. Il y a des personnes qui nous sont parfaitement ingrates, et finalement cela ne touche pas notre égo mais cela nous fait de la peine pour elles, et cela c'est typiquement une modulation affective où la personne a réussi une forme de détachement par rapport à elle, où elle se soucie plus de l'autre que d'elle-même. Donc la contemplation rend capable d'aimer l'autre pour lui-même, et ne plus chercher l'autre dans une soif, on a cela chez les frères, on doit l'avoir aussi chez les Visitandines : une soif permanente de confirmation, de reconnaissance, d'exister, qui est insatiable parfois, qui est liée à des difficultés psychologiques mais pas seulement.

b) Faire l'expérience de la miséricorde du Père

Il s'agit pour nous dans la contemplation de faire l'expérience de la paternité de Dieu. J'insiste dessus. C'est l'expérience de la miséricorde du Père en remplacement d'une conception souvent blessée de la paternité, toujours blessée d'ailleurs, parce que nulle d'entre vous n'a eu un père parfait, même saint, ce n'est pas Dieu-Père. Donc d'une conception souvent blessée de la paternité, à un accueil existentiel d'un regard d'infinie bonté à travers une conscience de cette ouverture fondamentale dans le Christ.

Évidemment, le lieu éminent où l'on fait l'expérience de cette bonté foncière du Père qui nous engendre dans le Christ, c'est le sacrement de la réconciliation quand il est vécu selon toute sa dimension ecclésiale, avec les différentes étapes qu'il inclut : contrition, expression de la confession, de confirmation dans une parole d'exhortation etc. Mais il n'y a pas que là.

Je pense par exemple aux missions qui sont confiées par l'Église, quand vous devenez supérieure, fédérale. C'est une mission qui est confiée par le Dieu-Père dans l'Église. La manière dont cette mission est vécue (inévitablement il y a les difficultés, on est là pour cela, le supérieur est au carrefour des problèmes, si on ne veut pas de problèmes, eh bien on fait un autre métier), mais la question ce n'est pas la gestion des problèmes, la question c'est la communauté qui nous est confiée et dont on n'est pas les derniers responsables, on est juste appelés à accompagner ce peuple pour qu'il puisse grandir dans le charisme qui lui est donné par l'Église. Cette mission donnée par l'Église, quand elle est vécue de manière juste avec des relectures, de la prudence, de la confiance, de l'écoute, du dialogue et de la croissance dans la foi, évidemment elle nous fait grandir dans une conscience de notre vie filiale avec un Dieu-Père.

Donc c'est vrai que nous avons une conversion intérieure permanente à opérer, pour passer d'une logique un peu auto-référencielle, où on se débrouille un peut tout seul, qui est la logique un peu des deux fils : le fils cadet et le fils aîné ; à une logique filiale où l'on se reçoit finalement de l'initiative de Dieu Père qui se manifeste pleinement dans le Christ. Là, nous touchons à quelque chose d'important dans notre vie. Notre vie est une vie pénitente, une vie de conversion. C'est à travers ces petites conversions quotidiennes que nous grandissons dans la conscience intérieure d'un Dieu-Père. Plus nous grandissons dans cette conscience intérieure d'un Dieu-Père, plus nous nous libérons aussi d'une forme de logique légaliste, utilitariste, qui tend à utiliser le charisme, à utiliser la communauté, à utiliser les autres pour moi. Nous apprenons à nous donner avec confiance, gratuitement. Donc, il y a un lien avec ce que j'ai dit ce matin, sur le développement d'une liberté fondamentale, une liberté filiale. Dans ce chemin de pénitence, nous intériorisons le chemin d'Alliance avec un Dieu-Père en Jésus. Nous développons une vraie liberté filiale.

L'icône des deux fils avec le Père prodigue est très significative de cette conversion intérieure à laquelle nous sommes appelés régulièrement, pas uniquement vis-à-vis de nos péchés, mais aussi vis-à-vis de notre posture auto-référencielle où on vient servir l'idéal d'un « moi » au lieu de se donner à un Père dans une dynamique filiale.

C'est vrai qu'en psychologie il faut un minimum de consistance du moi pour pouvoir se donner. Si notre moi est trop inconsistant, on ne pourra pas se donner, il faut être juste là-dessus. Mais quand le moi est un peu consistant, qu'on

est un peu confirmé, qu'on sait un peu qui on est, qu'on sait bien où on va, alors la recherche permanente de gratification, de confirmation, a pour effet de dissoudre cet élan filial vers le Père dans le Christ.

Nous sommes donc dans une logique de pénitence. Et nous avons aussi une forme théologique de réparation. L'autre jour quand j'ai appelé Celina, parce que j'avais ce covid débile, elle m'a dit : « nous avons les fêtes du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie », c'est très important à Paray-le-Monial. Mais la sœur de la Visitation quand elle vit cela, clairement comme expérience mystique, il y a aussi une expérience de réparation dans l'Église pour les pécheurs. Donc les grâces que nous sommes appelés à vivre n'ont pas seulement pour but de perfectionner notre vie morale mais aussi d'intercéder dans le mystère de l'Église. Vous avez par exemple l'image de Zachée qui se convertit à Jésus, qui le reconnaît comme le Maître, et qui va rendre au quadruple ce qu'il a déjà volé.

Nous avons donc à développer cette responsabilité, cette conscience filiale qui est déterminante pour structurer notre vie contemplative. Il s'agit d'entrer dans un « je » décentré ayant comme intention ultime quelqu'un d'autre à aimer plutôt qu'une image toujours plus amplifiée ou déformée de nous-mêmes. Nous sommes appelés par la vie filiale à nous libérer de toute recherche de nous-mêmes. Vous voyez la difficulté dans la vie contemplative.

Dans la vie apostolique, l'oubli de soi s'opère du fait même des œuvres, vous n'avez pas le temps de penser à vous, du fait que vous donnez la soupe à dix mille personnes. Vous êtes une sœur de Mère Teresa, vous avez tellement de pauvres à vous occuper que finalement de penser à soi on n'a juste pas le temps. Combien de sœurs actives nous disent qu'à la fin de la journée, elles ont qu'une envie c'est de se coucher dans leur lit et dormir.

Pour nous dans la vie contemplative, le risque c'est de ne plus avoir le regard fixé et polarisé sur le Christ mais passer notre temps à nous ausculter, à nous regarder, du coup c'est beaucoup de temps chez le médecin, le psychologue, c'est beaucoup de temps à discuter avec les sœurs à relire mon expérience, c'est sans fin. Autant il faut être capable d'une certaine narrativité, d'une certaine conscience de notre vécu pour s'approprier les dons de Dieu, mais à un moment donné, il faut surtout nous oublier, dans le fait que la grâce de Dieu doit être première dans notre expérience.

L'expérience régulière, qui en général est recommandée par le droit propre de chaque charisme, du sacrement de réconciliation est structurante. J'insiste sur ce point. Il est clair que le sacrement, s'il est vécu uniquement de manière rituelle ne structure pas une vie contemplative, il s'agit vraiment de le vivre comme une rencontre avec les étapes. Il vaut mieux se confesser régulièrement à la même personne, à un rythme donné. Il vaut mieux attendre le bon moment pour vivre une vraie rencontre. Le sacrement n'a pas pour fin avant tout de soulager nos petits maux de conscience, cela ce n'est pas être fils. Vivre le sacrement comme une vraie rencontre avec le Père, c'est d'abord confesser avec précision ce que l'on a vécu, ouvrir son cœur au confesseur, et puis préférer la rencontre avec le Père, c'est-à-dire le choisir lui, au fait de se trouver finalement impeccable en sortant du confessionnal, parce qu'il y a là une forme de recherche spirituelle de soi.

L'élément de la contrition est l'élément qu'il faut beaucoup travailler dans la prière : nous avons mal d'avoir fait mal au Seigneur. Il est bon que nous vivions le fait d'avoir fait mal d'avoir fait mal au Seigneur. Tout comme on a mal d'avoir fait mal à quelqu'un qu'on aime. Ça c'est plus important que de se mettre en règle avec un Dieu législateur, en ce sens on parle de satisfaction.

Un auteur dit à ce propos qu'alors le sacrement de réconciliation réduirait en quelque sorte l'homme à un patient de la médecine divine, dont l'unique activité, en ce qui concerne son péché, serait de consentir à sa thérapie. Aujourd'hui, l'une des grandes déviations, c'est la réduction de Dieu à une forme de thérapeute. Il vient guérir mes maux de conscience, il vient guérir la blessure qui revient, il vient guérir mon problème affectif, non, non, non ! Dieu, il est Père, il n'est pas d'abord un thérapeute, et donc il veut une relation avec un fils. En ce sens la satisfaction, que nous acquittons pour nos péchés, n'est que par Jésus Christ, nous qui comme tels, ne pouvons rien de nous-mêmes, mais avec l'aide de son amour qui nous fortifie, nous pouvons tout en lui. C'est le Christ qui, dans notre cœur, actualise son mystère pascal quand nous ouvrons notre âme au mystère de sa miséricorde, c'est lui qui fait l'œuvre de rédemption, de salut, de filialisation dans notre cœur dans ce sacrement, quand nous le vivons comme une vraie rencontre. Vous savez que le mot rencontre en grec, c'est le même mot que sacrement.

Donc le risque dans notre vie, c'est la ritualisation. Il est bon qu'il y ait des rites, il faut respecter les rites, mais il ne faut pas que ces rites deviennent des tableaux de musées, il faut que ce soit des rites qui structurent des rencontres objectives dans le Cœur de l'Église.

Ce sacrement de la réconciliation, nous comme consacrés, nous sommes appelés non seulement à le vivre comme conversion de notre cœur, qui est appelé à être filialisé, mais aussi comme solidarité avec les pécheurs. Quand nous nous confessons, quand nous nous convertissons, dans le Cœur de l'Église il s'opère comme une forme de don de lumière qui est une aide, une sollicitation pour les plus grands pécheurs, qui est une intercession pour les plus grands pécheurs.

Sainte Thérèse dit bien : « Mon Seigneur, votre enfant a compris votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous voudrez, le pain de la douleur. Elle ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant que vous l'ayez marqué ». Une personne consacrée est appelée à se confesser un peu différemment, dans l'intention pas dans la forme, qu'une personne qui ne l'est pas. Lorsqu'une personne consacrée se confesse, elle pense à Jésus. Dans la confession ordinaire, dans la vie religieuse, l'homme désire le plus souvent faire de l'ordre, pour être en quelque sorte à nouveau présentable. Le laïc ordinaire ne vient pas seulement pour soulager sa conscience, mais il vient pour retrouver un ordre en lui-même. Dans notre cas, dans la confession, nous pensons d'abord à Jésus lui-même. Le religieux, surtout quand il est contemplatif, devrait penser en premier au Seigneur, il devrait se confesser à cause de cet homme dont le Seigneur a besoin qu'il soit pur et qui n'est autre que lui-même. Ceci encore se rattache à son désir d'aimer et de porter en lui-même le péché du monde, ainsi son attitude de confession devient, dans une large mesure, une pierre de touche pour le sérieux de sa contemplation.

Vous voyez le lien entre l'intention profonde de ce sacrement, qui est non seulement de filialiser notre cœur mais aussi de le fraternaliser, c'est-à-dire de le rendre plus frère, parce que nous portons aussi à travers nos propres péchés, cette capacité de porter au Père les péchés des autres. C'est ce que fait le Christ dans sa perfection, lui qui est sans péché, il offre à son Père sa propre vie, pro nobis, pour nous.

J'ai abordé des points importants, qui sont de moins en moins dits dans la vie religieuse, tellement on ne parle que des problèmes et de moins en moins de Dieu.

Nous continuerons demain avec la liturgie, la Vierge Marie.

c) Le primat de la vie liturgique (29 juin)

Le document du Magistère sur la *Formation à la vie religieuse* au n°77 dit : « La liturgie, surtout la célébration de l'Eucharistie et de la Liturgie des Heures, occupe une place de choix dans ces instituts [contemplatifs]. Si les anciens comparaient volontiers la vie monastique à la vie angélique c'était, entre autres motifs, parce que les anges sont des « liturges » de Dieu. La liturgie, où s'unissent la terre et le ciel et qui, de ce fait, donne comme un avant-goût de la liturgie céleste, est le sommet auquel tend toute l'Église et la source d'où découle toute sa force. Elle ne remplit pas toute l'activité de l'Église, mais elle est pour ceux qui «vaquent uniquement aux choses de Dieu» le lieu et le moyen privilégié de célébrer, au nom de l'Église, dans l'adoration, la joie et l'action de grâces l'œuvre du salut accomplie par le Christ, dont le déroulement de l'année liturgique nous offre périodiquement le mémorial. Elle sera donc non seulement célébrée avec soin selon les traditions et les rites propres aux différents instituts, mais aussi étudiée dans son histoire, la variété de ses formes et sa signification théologique ».

La liturgie est au centre et corrélativement c'est l'apostolat qui en découle.

Réhabiliter la liturgie dans la vie contemplative est absolument nécessaire dans le monde de la post-modernité.

(la copie de l'enregistrement commence ici)

Jusque là, la raison existe encore, c'est une raison qui a quand même des limites parce qu'elle n'est pas éduquée, elle n'est pas purifiée, elle n'est pas élevée dans la lumière de la foi. Mais une raison qui a sa valeur. Tandis que dans la postmodernité, qui a émergé à partir des années 80, il y a 40 ans, en particulier avec un auteur Engelhardt, l'idée

que ce n'est pas la raison qui est la mesure commune de l'homme, c'est le mot de tolérance qui est devenu normatif. C'est l'idée que, de nombreuses communautés très opposées (les pro-choice, les pro-life, les pro-LGBT, les anti-LGBT) vont pouvoir cohabiter, l'essentiel c'est qu'elles cohabitent ensemble.

De sorte que, cette raison folle, parce que relativiste, a, au contraire, donné comme effet une forme de focalisation sur une volonté toute-puissante qui est accentuée, qui est accélérée par la technique. Il suffit d'un clic pour obtenir ce que je veux.

Les jeunes qui arrivent dans nos communautés sont tous postmodernes, tous. Quand, les postmodernes, arrivent dans la vie religieuse, ils vont être très friands d'une ascèse très forte. Ils vont être très pélagiens. Ils considèrent qu'il suffit de vouloir pour pouvoir. Il va falloir les éduquer à convertir leur volonté dans la capacité de la laisser être éclairée par l'intelligence, il va falloir développer une capacité d'abandon par rapport à l'intelligence elle-même qui n'est pas toujours claire et distincte, parce que la foi est certaine mais obscure.

J'insiste sur cela : c'est que la liturgie, au contraire, est une vraie réponse, non seulement parce qu'elle inscrit dans un temps, un temps long, l'éternité ; mais aussi parce qu'elle éduque, d'une certaine manière, la volonté, elle éduque l'intelligence des personnes qui vont être confrontées au mystère du sacré d'une manière unique toute nouvelle.

En ce sens, la liturgie s'oppose à la mentalité technologique qui considère que la technique est une réponse totale aux défaillances, aux fragilités de l'homme. La mentalité postmoderne tend à réduire Dieu à une forme d'objet contrôlable qui est tout aussi manipulable que tous les outils qu'on peut utiliser quotidiennement pour exprimer nos désirs, nos choix.

La limite d'une mentalité postmoderne c'est que Dieu, n'est plus un Dieu vivant, encore moins un Dieu-Père, d'autant qu'on a des jeunes qui n'ont aucune expérience originelle de la paternité. Dieu est une forme d'objet qu'on peut acquérir par nos forces, et encore plus par notre subtilité technique.

Ainsi s'opère une forme d'apostasie silencieuse dans le cœur de l'homme postmoderne : le Dieu de la révélation, qu'il avait rencontré dans son enfance ou même dans sa jeunesse, est perverti dans une forme d'idole que l'on construit de ses propres mains. On ne construit plus une idole comme les Hébreux qui en ont faites avec des mains d'artisans, mais il la construit avec la technique.

Ainsi la Parole révélée n'est plus porteuse d'une présence divine, présence de grâce, de salut, mais elle devient un simple message qui a pour but de donner la consolation, voire la guérison de blessures affectives. On revient à cette apostasie permanente d'un Dieu thérapeute qui est là pour opérer des miracles, opérer des guérisons selon nos vœux.

Au contraire, s'enraciner dans une culture eucharistique, une culture de la Liturgie des Heures, au cœur de la vie religieuse, c'est inciter le consacré à contempler un Dieu dont la présence de grâce va dépasser sa capacité de penser, d'imaginer, de se projeter. La liturgie est une école pour apprendre à être présent avec intensité à ce que l'on fait, aux autres, dans notre manière de vivre, ce qui fait que notre présence est don. Si ma présence n'est qu'utilisation des autres ou de la réalité, jamais je ne me donne. Si ma présence est simplement être là pour toi, je me donne à toi.

Vous voyez donc, la liturgie est vraiment une école qui nous invite à être en rupture avec les apostasies subtiles qui rentrent dans notre cœur, sous forme de compromissions. Elle nous permet de respecter ce grand mystère du Dieu vivant. C'est vraiment toute la culture et tout l'objet de la science mystique de Jean de la Croix que de tout faire pour rétablir, restituer en permanence le Dieu vivant qui est transcendant, qui n'est pas accessible à notre simple imagination. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel, autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevée au-dessus de vos voies, mes pensées au-dessus des vôtres. »

Le culte pose l'homme religieux dans une forme d'accueil de la transcendance de Dieu et le dispose à faire de son cœur une terre promise où Dieu peut librement lui-même se donner, communiquer ses grâces. On apprend à être cette terre, ce pauvre, où Dieu se donne, comme transcendant, gratuitement, à sa manière, librement, quand il veut,

où il veut. À l'opposé vraiment de l'homme postmoderne qui n'a aucune disponibilité puisqu'avec son clic il obtient le contrôle sur l'ensemble du monde. Vous savez que, moi je n'en suis pas encore là car nous sommes toujours un peu en retard dans la vie religieuse, mais aujourd'hui, les gens ne payent plus avec une carte bleue, les gens payent avec leur téléphone. On en est là aujourd'hui. Des gens payent avec leur téléphone tout quasiment. Il y a une application, vous mettez votre téléphone, et ça passe. Comprenez, on est à un stade technologique, certes utile, moi je m'en sers pour mon travail, mais la technique est tellement puissante qu'elle peut envahir notre vie, envahir notre cœur, et, à terme, nous empêcher d'avoir une forme de culte d'adoration du Dieu vivant, du Dieu transcendant.

Nous sommes appelés à assumer notre vocation filiale dans cette ouverture à la volonté providentielle du Père, alors qu'au contraire la postmodernité nous disperse. C'est la culture de la dispersion, dans un univers peuplé d'images, éclaté. Au contraire, le culte vient nous recueillir autour de la contemplation d'un Dieu Père provident. Il y a une logique totale de ce don de la vie d'un Père provident dont on se reçoit en permanence comme fils ou fille unique.

Voyez, c'est notre combat, il y a deux chemins : le chemin de la toute-puissance par la technique qui nous disperse dans des images multiples et infinies qui sont vides de contenu ; et le chemin du recueillement qui, au contraire, unifie notre cœur comme une terre promise qui nous permet d'accueillir le Dieu vivant tel qu'il veut, le respectant comme transcendant et faisant de notre cœur une forme de disposition à l'inattendu du don de l'Esprit Saint.

Entrer dans cette expérience contemplative permet de nous libérer d'une prière finalement trop subjective, une prière construite avec notre propre mens si je puis dire. Au contraire, nous sommes appelés à nous décentrer de nos désirs charnels, dans une prière elle-même qui accueille la Parole divine, cette Parole allant jusqu'à la sœur qui est la plus pénible pour nous. C'est une parole divine cela : la sœur qu'on ne peut plus supporter en communauté, vous savez, il y en a toujours une, c'est marrant, on a beau changer de communauté, on la trouve toujours. Là sœur qu'on ne supporte pas là, eh bien cette sœur est parole de Dieu, elle nous apprend à aimer le détachement et le décentrement. Cette prière d'accueil de la Parole va nous attirer vers ce mystère de communion qui déborde notre simple capacité naturelle. L'une des grandes joies de notre vie religieuse, de la vie contemplative, c'est l'expérience d'une forme de dilatation du cœur qui largement, on en a bien conscience, déborde nos simples capacités naturelles, et en même temps elle nous permet d'assumer notre propre faiblesse psychique, historique, naturelle.

Il est essentiel pour nous d'articuler la prière de l'Église que nous célébrons chaque jour dans l'Office, dans l'Eucharistie, avec notre prière personnelle, dans un exercice d'oraison, dans des moments d'action de grâce, dans des moments où je pourrais dire au fond cette prière est appropriation personnelle du don objectif donné via la médiation de l'Église dans notre cœur. Nous devenons Église, en ce sens.

Mais comment s'opère cette articulation entre liturgie des heures, eucharistie et prière personnelle ? « Nous sommes appelés, dit Jean-Paul II dans un texte sur la vie religieuse, à rencontrer, à contempler de façon toute particulière le Seigneur dans l'Eucharistie célébrée et adorée chaque jour comme source et sommet de l'existence et de l'apostolat ». Dans *Vita consecrata*, il dit : « de par sa nature, l'Eucharistie est au centre de la vie personnelle, consacrée et communautaire. Elle est le viatique quotidien, source de la spiritualité des personnes et des Instituts ».

[C'est pour cela que je suis à nouveau très amer de n'être pas avec vous, parce que je ne peux pas célébrer l'Eucharistie avec vous, je ne peux pas prier avec vous. Mais face à l'impossible on a trouvé cette solution.

Dans mon école que je fais en visio, on commence à avoir pas mal d'élèves, j'ai bien cette idée que la visio, la technique est un supplétif mais en aucun cas remplace le réel d'une expérience communautaire].

Donc le consacré est appelé vraiment, il faut qu'on se mette cela en tête, à vivre, à être contemporain du mystère pascal du Christ, en s'unissant à lui dans l'offrande de sa vie au Père dans l'Esprit Saint. Chaque jour nous nous unissons de manière actuelle, de manière unique au mystère pascal du Christ. Offrons-nous au Seigneur. Offrons-nous au Seigneur chaque jour : les joies, les peines, les espérances, les tristesses, les impuissances, les angoisses. Offrons-nous au Seigneur chaque jour, vous êtes supérieures pour la plupart ou formatrices, il est évident que ces joies, ces peines, ces angoisses, ces impuissances, ces désirs ne sont pas que des désirs et des joies personnels, ce sont ceux de celles que le Seigneur vous a chargées, vous a confiées comme peuple. C'est évident que ce sont ces personnes-là qui doivent entrer dans le dialogue eucharistique.

Nous entrons, par l'Eucharistie, en relation étroite avec le Seigneur, avec la Liturgie des Heures célébrée en communauté ou personnellement selon la nature de chaque Institut. Mais la louange et l'intercession sont donc ainsi strictement au cœur de notre vie.

[Je ne suis pas un liturge de première classe, mais j'y suis assez sensible. Il est clair qu'il y a des personnes qui ont des capacités, il faut vraiment les aider, les soutenir parce que la qualité de la liturgie c'est déterminant. Vraiment je suis très malheureux de n'être pas avec vous... Quand j'étais à Tarascon (pour la session de noviciat), j'ai trouvé que la liturgie était de très bonne qualité, j'ai vachement aimé].

Ça va pour ce paragraphe, ce sont des choses qu'on ne dit plus beaucoup, on parle uniquement des problèmes communautaires aujourd'hui, des problèmes d'apostolat. Ce sont des choses qu'on ne dit plus beaucoup alors qu'elles sont au centre de notre vie.

d) Marie modèle de la vie religieuse

Marie est la créature parfaite, la femme parfaite qui est pour nous pas seulement modèle mais chemin de la vie contemplative. Elle est cette disposition permanente à l'accueil inattendu de l'Esprit Saint, pas seulement à l'Annonciation, pas seulement à la Visitation, mais en permanence. Les mystères du Rosaire cultivent en nous cette disposition à l'accueil de l'Esprit Saint, qui est fondamental pour la culture de notre propre charisme. Marie est un exemple sublime de consécration parfaite, de pleine appartenance à Dieu, de don total d'elle-même. Évidemment en Marie Immaculée, il n'y a aucune résistance originaire en elle. Elle est tout autant Mère de Jésus que disciple de Jésus. Beaucoup d'auteurs patristiques disent que Marie est disciple de Jésus, on dit même qu'elle est la première disciple de Jésus. Elle est choisie par le Seigneur qui a voulu en elle le mystère de l'Incarnation. Elle rappelle aux consacrés cette primauté de l'initiative de Dieu. [*coupure de son*]

... On croit que la vraie liberté c'est d'être à l'initiative de nos actes, d'être autodéterminés. La vie mystique c'est le contraire, c'est le fait de se recevoir uniquement, dans une passivité d'accueil, une passivité active, où on accepte cette primauté de Dieu de l'initiative de l'action de Dieu. C'est un gros travail d'ascèse que d'être toujours réceptifs à l'initiative de la primauté de l'action de Dieu. Ce n'est pas du tout évident en fait : on peut être comme les ronces de l'Évangile, on peut être empêtrés d'actions multiples que l'on se donne à faire et qui nous donne l'impression d'être un peu à l'initiative de notre vie. C'est très important en particulier dans le discernement que nous avons à faire, discernement communautaire, discernement personnel. Est-ce que nous ne mettons pas la main avant la charrue, sommes-nous en disposition de nous recevoir en premier ? Qu'est-ce que l'Esprit Saint dit à l'Église, qu'est-ce que Dieu nous dit, etc.

Marie est aussi ce chemin qui nous permet d'approfondir une autre manière de consentir, d'approprier la Parole de Dieu en nous. Marie, en fait, transmet à Jésus sa propre humanité. L'humanité de Jésus est issue de Marie. Notre grande difficulté dans notre vie contemplative, c'est d'intégrer la part d'humanité, qui est notre part, dans ce don permanent de l'Esprit Saint, dans ce don permanent de Dieu-Père qui se manifeste à nous dans le Christ. Comment nous devenons plus humain selon le regard de Dieu, non pas seulement selon le regard du monde. Dans cet assentiment à la Parole de Dieu, comment devenez-vous plus femmes en étant consacrées ? Parce que si la femme, comme je le disais hier, a cette qualité spécifique de l'accueil réceptif, comment est-ce que la Parole de Dieu, comment est-ce que la vie contemplative qui est très congruente à la vie féminine, comment est-ce qu'elle vous rend plus femmes ? Cette humanité illuminée par la grâce, c'est quelque chose que Marie construit en nous, c'est une grâce mariale. Donc elle est ce modèle de l'accueil de la grâce.

Marie est avant tout ce disciple de Jésus qui vit dans une forme de vie spécifique, qui est la vie cachée à Nazareth. Marie est présente, trente ans, auprès de Jésus dans sa vie cachée. On ne nous dit que peu, il n'y a pas beaucoup de versets évangéliques qui nous l'expliquent, mais elle nous montre comment suivre Jésus dans la simplicité d'une vie quotidienne, dans une vie cachée, dans les actes de charité invisibles qui fécondent l'Église. Marie nous montre comment suivre le Christ sans condition que de le servir assidument. Elle est donc sanctuaire de l'Esprit Saint, elle virginise notre cœur pour le rendre toujours plus disposé à l'action de l'Esprit Saint, pour faire de nous de vrais disciples.

En Marie, nous trouvons non seulement la Mère de Jésus, non seulement la disciple-modèle de Jésus, non seulement la Vierge qui virginise notre cœur pour le disposer à l'action de l'Esprit Saint, mais aussi une mère à titre tout spécial dans notre vie. Au Calvaire, Marie devient la Mère des hommes, c'est Jésus qui nous dit : « Voici ta Mère ». Nous sommes appelés chacun, chacune, à prendre la Vierge Marie chez nous, pour communiquer cette grâce du Ressuscité au monde.

Marie nous permet d'offrir notre vie au Seigneur, au Christ, dans le mystère pascal. Elle constitue ainsi la voie privilégiée de la fidélité à l'appel reçu. Les moniales sont appelées à continuer de vivre cette présence de l'Église dans l'œuvre du salut en particulier à travers Marie.

Ma réflexion personnelle issue en particulier d'un théologien moderne qui est aussi un frère, un ami, le Père Léthel, qui a réfléchi sur ce qu'on appelle l'articulation des cordes relationnelles. Il est parti de Catherine de Sienne, il l'a appliqué à Thérèse de Lisieux, moi-même je l'ai appliqué à la Vierge Marie dans ma thèse. C'est très passionnant. C'est que Marie incarne ce qu'on appelle l'articulation des quatre cordes relationnelles :

- Marie est fille du Père (c'est dans *Lumen Gentium*) puisque de toute éternité (Ep 1,3) elle a été choisie par le Père, comme nous mais à un titre spécifique, comme un projet éternel pour porter le Christ son Fils ;
- elle est épouse (alors il y a un débat sur la question de qui elle est épouse, moi j'aime bien dire Marie épouse du mystère de la Croix) au sens où Marie épouse le Christ dans sa manière de se donner jusqu'à l'extrême, sans condition, jusqu'au terme, elle épouse cette manière inconditionnelle d'aimer de Dieu lui-même qui se manifeste dans son propre Fils ;
- elle est sœur parce qu'elle partage la même condition de nature humaine que le Christ épouse totalement lui-même, elle est sœur du Christ par son humanité ouverte à l'effusion de l'Esprit Saint ;
- et puis, bien sûr, elle est Mère de Dieu c'est le dogme, Mère des hommes au pied de la Croix.

Vous voyez donc Marie nous montre de quelle manière notre cœur de consacrés est appelé à se dilater dans l'articulation de quatre cordes qui fécondent, on peut dire, la Parole de Dieu dans l'Église. C'est très beau de le voir ainsi. Regardez un peu de quelle manière vous vivez votre vie de filles de Dieu Père en Jésus, de sœurs en communauté, auprès des personnes qui vous sont confiées par le Seigneur dans le monde, d'épouses du Christ en épousant sa manière divine d'aimer : inconditionnelle, gratuite, totalement ordonnée au culte du Père, puisque notre but c'est de montrer, en Jésus, le Père à l'humanité afin qu'il la sauve et puis de quelle manière aussi le Seigneur se sert de votre féminité, de votre manière de vivre dans tous les sens du terme, pour transmettre sa propre vie à ceux qui vous sont confiés.

Alors, pas de confusion, quand on est supérieure de communauté, on n'est pas la mère biologique, par assimilation ou par analogie, de cette communauté. On peut exercer une fécondité auprès de ses sœurs par le service d'autorité qui nous est donné, mais en aucun cas on doit assimiler cette autorité à une forme de maternité charnelle, biologique. Là, il y aurait une confusion psychologique qui serait vraiment embêtante. Parfois la fécondité n'est pas avant tout auprès des sœurs qui vous sont confiées du moins invisiblement, mais parfois auprès d'autres personnes qui viennent à vous envoyées par le Seigneur.

Donc la liturgie, la Vierge Marie, et puis j'avance. Vous pourrez retrouver ma réflexion, si vous vous procurez le livre de ma thèse, sur la Vierge Marie dans la vie consacrée et l'articulation des quatre cordes.

2.2. Notre vie est une vie pénitente

On en a déjà parlé mais on va approfondir cela.

J'ai envoyé à Céline, juste avant le zoom, deux textes :

- l'un de M^{gr} Carbalho (secrétaire de la Congrégation pour la vie religieuse) qui est une introduction à *Vultum Dei quaerere* et en particulier sur les défis de la vie contemplative, c'est surtout ce paragraphe-là que je souhaite que vous lisiez qui fait trois pages, vous mettez un groupe là-dessus ;
- et puis il y a un 2^{ème} texte qui est de Dom Olivera (cistercien qui a été général de son Ordre dans les années 80), la 2^{ème} partie de son article qui est lié avec ce que je vais dire, sur l'équilibre de vie dans la vie contemplative. C'est très

délicat cela, on peut toujours tirer du côté ascèse ou tirer du côté mystique ou au contraire du côté monde (on est dans le monde, mais on n'est pas du monde), donc l'équilibre est délicat. Il y a un tableau qui résume dans cet article de Dom Bernardo Olivera, l'équilibre dans la Règle de saint Benoît, même si ce n'est pas votre Règle, c'est quand même très intéressant, il pourra être très inspirant pour vous et le reste de la réflexion aussi.

Ce sont les deux articles qui ne sont pas dans la liste que je vous avais envoyée, parce que je vous ai mis des articles en nombre limité, parce que si je vous avais envoyé tout ce que j'ai, cela aurait fait trop. Mais après je me suis dit qu'il fallait vous fournir les articles qui soient plus congruent à notre réflexion de ce matin. Tandis que jeudi et vendredi, nous aurons une réflexion plus approfondie sur l'autorité, puisque vous êtes supérieures ou formatrices, j'ai pas mal d'articles là-dessus.

a) La « fuga mundi »

On peut dire que l'une des dimensions les plus remises en cause aujourd'hui, depuis le Concile, donc depuis 60 ans, c'est cette dimension de « fuga mundi », cette séparation du monde qui est constitutive avec les conseils évangéliques de la vie religieuse.

Il y a plusieurs éléments constitutifs qu'on ne peut pas enlever dans la vie religieuse. La fuga mundi est une réalité, les vœux une autre réalité, la vie communautaire une troisième réalité. Après il y a bien sûr d'autres réalités comme la mission apostolique et la mission contemplative. Il y a des éléments qui sont intrinsèques à la vie religieuse, on ne peut pas enlever. Mais il y a des formes de vie consacrée (comme un institut séculier ou des sociétés de vie apostolique) qui ne regroupent pas l'ensemble de ces éléments. Dans un institut séculier, par exemple, vous avez des vœux mais pas de vie communautaire, dans les sociétés de vie apostolique vous avez la vie communautaire sans les vœux. Ce qui nous est spécifique c'est le fait que nous articulons tous ces éléments ensemble. Ce qui est spécifique à la vie monastique elle-même de son côté, c'est un élément supplémentaire à tous ces éléments c'est la stabilité de vie. Vous comme moi, d'après ce que j'ai compris, vous changez de monastères, parfois même d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, cela c'est spécifique à la vie religieuse. Une moniale normalement ne se balade pas ou peu d'un endroit à l'autre.

La fuga mundi est inscrite dans le droit canonique au canon 607. C'est quelque chose de formel, de juridique. « Le témoignage public que les religieux doivent rendre au Christ et à l'Église comporte la séparation du monde [fuga mundi] qui est propre au caractère et au but de chaque institut ». La fuga mundi est un élément commun à toute la vie religieuse, sous des formes différentes tout de même.

Mais qu'entend-on par « séparation du monde » ? Le sens de l'expression est très fort, il faut partir pour cela de l'épisode du jeune homme riche pour mieux comprendre cette référence scripturaire. Jésus pose son regard sur ce jeune homme, il lui dit : « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, alors tu auras un trésor au ciel, puis viens et suis-moi ». On voit que ce jeune homme met en lumière qu'il y a une concurrence qui peut exister dans une âme entre l'avidité des biens temporels et le désir des biens éternels, ces deux choses peuvent exister de manière concomitante, même aujourd'hui en nous, il faut le dire, voyez-vous. On peut avoir l'avidité des biens temporels et le désir des biens éternels.

Or pour suivre Jésus jusque dans son mystère pascal, ce jeune homme doit apprendre à se détacher, à se séparer des attachements aux biens de ce monde qui, d'après Jean de la Croix, peuvent être multiples. On peut avoir les biens de la nature, la beauté, la bonne grâce, de bonnes conditions physiques ; des biens sensibles qui peuvent tomber sous les sens (l'ouïe, la vue, l'odorat, le goût, le toucher) ; mais aussi les biens moraux comme les vertus (on peut se réjouir d'avoir des vertus : de pratiquer la miséricorde, d'être très observant par rapport à la loi de Dieu, d'être juste par rapport à la discipline et les mœurs) ; et même on peut s'attacher, nous dit Jean de la Croix, à des biens surnaturels (les grâces qui excèdent nos forces). Vous voyez donc que nous sommes appelés à un détachement total, qui est une école, qui se fait tous les jours, qui est progressif, par rapport aux dons que Dieu nous a offerts que ce soit au plan physique, au plan sensible, au plan moral, au plan surnaturel. Ce détachement des biens du monde est exigé pour venir à la suite du Christ. Il n'est pas réductible à de simples biens matériels, comme l'attachement à l'argent : je suis détaché de l'argent parce que quand j'ai besoin de quelque chose mon économe me le paie ; alors

là, je ne suis pas vraiment détaché, je vis juste comme un enfant, ce n'est pas aussi simple en fait. On peut aussi réduire le détachement à une forme psychologique : être détaché du fait d'obtenir de la reconnaissance (je fais cela non pas pour que vous m'aimiez, mais je fais cela pour vous), alors on est détaché ! Or c'est assez réductible ! On peut aussi réduire le détachement à la volonté propre : « tout ce que tu me dis, je le ferai, je ne suis pas attaché à ma volonté propre ». Le Christ exige bien plus, il exige qu'une âme devienne son disciple, en étant disposée à une forme de conversion radicale de tous ses appétits ; de sorte que nos appétits soient focalisés par le seul désir de la gloire de Dieu. Suivre le Christ jusqu'à l'extrême de ce don d'amour divin doit nous disposer à entrer dans une forme de profondeur du mystère de la Croix.

Hier je vous parlais du charisme qui est structurant d'une personnalité au bout d'un certain nombre d'années : à force d'aimer notre famille religieuse, de connaître les personnes qui en font partie, d'admirer certaines personnes qui vraiment ont été porteuses, d'avoir traversé des épreuves dans ce charisme, d'avoir vécu des éléments de réconciliation,... de la même manière, à un niveau encore plus profond, le mystère de la Croix doit structurer notre être théologique. C'est cela la fuga mundi fondamentalement, c'est passer de l'homme charnel qui est guidé par ses appétits immédiats, à l'homme spirituel qui est traversé par le mystère du Christ qui s'offre au Père sur la Croix. La fuga mundi fondamentalement, ce n'est pas un rejet du monde, c'est une identification à l'existence traversée par le mystère de la Croix. On dit cela techniquement par « une existence cruciforme ».

Voilà pourquoi la clôture, vis-à-vis des sollicitations ambiguës du monde, n'est pas d'abord une fermeture, mais elle est un consentement à assumer un style de vie totalement structurée par le mystère de la Croix du Christ. Voyez, c'est très différent de le voir ainsi : beaucoup de gens ont rejeté la fuga mundi parce qu'ils y voyaient uniquement une vision, une préconception négative du monde ; ils n'y voyaient pas assez le caractère positif de cette fuga mundi comme identification existentielle et structurelle au mystère de la Croix du Christ qui est seule féconde dans l'Église.

Toute notre vie religieuse doit être un témoignage vivant de cet amour divin qui ne peut s'incarner que dans un cœur dépouillé de toute attache créée. Et si l'on devait reprendre les termes mêmes de Jean de la Croix, on pourrait dire que refuser ou amoindrir l'exigence de la fuga mundi revient à trahir le caractère prophétique de notre vie religieuse en cédant finalement à de nombreux besoins permanents de compensation multiples qui ne peuvent conduire l'âme que dans l'ennui et la tiédeur.

Mais la fuga mundi comme identification au mystère de la Croix doit être équilibrée par le sens aigu et toujours approfondi de la mission ecclésiale selon le charisme de l'Institut. On ne peut pas s'identifier à ce mystère du Christ qui s'offre dans l'extrême de la charité à son Père sur la Croix, si on n'a pas la finalité ultime, comme le Christ l'avait, du salut de tous les hommes pour son Père ; la finalité ultime du charisme selon la forme de salut que l'Église lui a donné. Chaque charisme montre en zoom une partie de la vie de Jésus. Les Chartreux montrent en zoom Jésus au désert, les Bénédictins montrent en zoom Jésus en prière (il allait à la synagogue prier les psaumes), les Franciscains nous montrent Jésus qui est toujours plein de miséricorde et de compassion auprès des pauvres, nous les Carmes on pourrait dire qu'on montre en zoom la vie cachée de Jésus.

Alors les Visitandines, est-ce que c'est uniquement la Visitation de Marie à Élisabeth ? Est-ce qu'on ne peut pas étendre la visitation à toutes les rencontres que Jésus fait lui-même dans sa vie qui sont inattendues ? Je ne connais pas votre charisme. En tout cas, il est clair que dans notre charisme et dans nos Constitutions il y a une finalité de la mission qui est explicitée, cela c'est certain. Et, ma grande idée est la suivante, c'est que la fuga mundi comme identification au mystère de la Croix doit être équilibrée par la finalité missionnaire du charisme spécifique de l'Institut propre.

Alors, ça va pour la fuga mundi ? Parce que c'est un terme qui a beaucoup été dévalorisé, beaucoup déprécié, qui est structurant de la vie contemplative. Vous trouvez cette réalité dans *Vultum Dei quærere* et dans *Cor orans* aussi.

b) La clôture

La clôture fait intrinsèquement partie de la vie contemplative. Dans le Code de Droit canonique, au canon 667 § 1, il est dit : « Dans toutes les maisons, une clôture adaptée au caractère et à la mission de l'Institut sera observée selon les dispositions du droit propre, une partie de la maison religieuse étant toujours réservée aux seuls membres ».

Dans *Cor orans* cela est repris : « Selon ce qui est dit au Code de Droit canonique, canon 607 § 3, il est rappelé que la séparation du monde caractérise nature et la finalité des Instituts religieux de vie consacrée, et correspond au principe paulinien de ne pas prendre pour modèle le monde présent [le monde pécheur], en fuyant toute forme de mondanité ».

Hier, j'ai lu un article dans *Famille chrétienne*, un prêtre dit que la synodalité ouvre la porte à beaucoup de bêtises qui sont dites [il y a aussi beaucoup de choses intéressantes qui sont exprimées], mais beaucoup de bêtises comme le mariage des prêtres, bon les trucs habituels qu'on connaît, que les femmes puissent prêcher à la Messe, qu'elles puissent toujours être égales aux hommes, ce féminisme permanent, toutes ces choses qui sont du monde ; donc le prêtre dit : « Finalement le risque de l'Église d'aujourd'hui, ce n'est pas le cléricisme », regardez en Europe, les prêtres on ne peut pas considérer qu'ils soient des espèces de gens tout puissants qui ont une influence incroyable par leur pouvoir, ce n'est pas vrai, « le risque c'est la mondanité ». C'est le fait que les idées du monde viennent dans notre vie religieuse et imprègnent notre vie religieuse au point de la rendre tiède et médiocre. Il dit bien, que dans les pays du nord : Belgique, Hollande, tous ces pays-là, que la mondanité a touchés de manière très forte la vie religieuse, la vie ecclésiale, eh bien ce sont des déserts ecclésiaux complets. Donc fuir toute forme de mondanité.

Cor orans poursuit : « La clôture est une obligation commune à tous les Instituts et elle exprime matériellement la séparation du monde – elle n'en épuise cependant pas la portée – contribuant à créer dans chaque maison religieuse une atmosphère et un environnement favorable au recueillement, nécessaire à la vie de chaque Institut religieux, mais surtout à ceux qui se consacrent à la contemplation. Dans la vie contemplative des moniales, l'aspect de la séparation du monde mérite une attention particulière du fait de la haute estime que la communauté chrétienne nourrit envers ce genre de vie, signe de l'union exclusive de l'Église-Épouse avec son Seigneur suprêmement aimé ».

La vie contemplative est un signe donné au monde, un signe très tangible : dans le monde entier, quelles que soient les cultures, quelles que soient les religions, il est assez compréhensible que les femmes en particulier, et des hommes parfois, puissent s'enfermer, être en clôture pour Dieu seul. Cela se comprend partout, depuis l'Asie en passant par l'Australie, par l'Afrique, en passant par l'Amérique du Nord. Tout le monde comprend, qu'on soit croyant ou incroyant, qu'il y ait des personnes qui concentrent tout, mettent tout, uniquement pour dire que Dieu seul mérite d'être aimé. C'est impressionnant cela.

Cor orans dit : « L'aspect matériel de la séparation du monde trouve une manifestation particulière dans la clôture, qui est le lieu de l'intimité de l'Église-Épouse » (...) « La clôture n'est pas seulement un moyen ascétique d'une immense valeur, mais c'est une manière de vivre la Pâque du Christ, comme une annonce joyeuse et une anticipation prophétique de la possibilité offerte à chaque personne et à toute l'humanité de vivre uniquement pour Dieu, en Jésus-Christ ». C'est difficile pour nous de vivre uniquement pour Dieu, mais pourtant c'est notre joie dans tout ce que nous faisons de manière la plus fidèle possible, parce que c'est ce pour quoi nous sommes faits.

Ce terme « clôture », on l'entend de manière plus précise comme l'espace monastique qui est séparé de l'extérieur, réservé aux seules moniales, et dans lequel les personnes de l'extérieur ne peuvent pas être admises, ou elles peuvent l'être uniquement en cas de nécessité. La clôture est codifiée, on a la clôture papale, clôture constitutionnelle, clôture monastique, qui ont des lois différentes.

On parle de clôture, on parle d'une communauté qui se ferme d'une certaine manière à l'accès, à l'inconnu, à l'hôte, à l'étranger, pour vivre dans cette fuga mundi cultivée qui est un approfondissement du recueillement comme contemplation du mystère du Crucifié ; mais cette clôture, si elle devient si forte qu'elle empêche l'accueil de l'hôte, est antiévangélique. Il faut donc que la clôture fonctionne de telle manière qu'elle soit équilibrée par l'hospitalité. L'hospitalité peut prendre des formes qui n'exigent pas nécessairement que la personne soit en clôture, par exemple une hôtellerie. Autant la fuga mundi doit être équilibrée par la mission spécifique de l'Institut, sinon elle perd sa finalité ultime. Autant la clôture doit être équilibrée par l'hospitalité qui est la première miséricorde qu'un Institut fait à l'étranger.

c) L'ascèse

Il est question de l'ascèse dans *Vultum Dei quaerere* au n°35 : « L'ascèse, avec tous les moyens que l'Église propose pour la maîtrise de soi et la purification du cœur, conduit aussi à nous libérer de tout ce qui est propre à la

mondanité pour vivre la logique de l'Évangile qui est la logique du don, particulièrement du don de soi, comme une exigence de réponse au premier et unique amour de votre vie. (...) L'ascèse a pour but la maîtrise de soi, la purification du cœur. Elle conduit à se libérer de tout ce qui est propre à la mondanité pour vivre la logique de l'Évangile, une logique axée, polarisée, finalisée par le don de soi, qui est l'exigence première et unique de notre vie.

« Votre vie entièrement donnée acquiert un fort sens prophétique : sobriété, détachement des choses, don de soi-même dans l'obéissance, transparence dans les relations, tout pour vous est rendu plus radical et exigeant par le choix de renoncer même à l'espace, aux contacts, à tant de biens de la création, comme une façon particulière de donner son corps. Avoir choisi une vie de stabilité devient signe éloquent de fidélité pour notre monde globalisé et habitué à des changements toujours plus rapides et faciles ».

Cette ascèse est aujourd'hui une vraie difficulté parce qu'il ne faut pas qu'elle soit formelle mais qu'elle soit personnelle. Il faut non seulement inculquer le goût de cette ascèse dès la formation initiale mais la redécouvrir au fur et à mesure de sa vie religieuse à travers une autodiscipline qui est structurante de notre être théologal, qui est ordonnée à la dilatation de notre vie théologale. Donc cela rentre bien dans l'exercice de la pénitence, de la conversion permanente, qui assure la cohérence effective du disciple dans la fidélité aux engagements, vœux et autres liens pris le jour de sa profession.

Quand vous avez des sœurs dans vos communautés qui se plaignent (la supérieure c'est le bureau des plaintes !), il est bon de rappeler la personne à la liberté de son premier engagement : personne ne l'a forcée à entrer dans ce chemin de conversion, d'ascèse et de don de soi. Alors la personne est embêtée parce que le registre de la plainte est dans la logique du dû : tu me dois cela et tu ne me l'as pas donné. Tandis que le registre de la liberté est la logique du don : je me donne à toi et en échange je n'ai rien à attendre puisque c'est du don gratuit. Rappeler la personne à sa liberté est plus productif que soit de compatir à l'excès (je te comprends, on va faire attention, on fera mieux, oui tu as raison...), soit de la réprimander (arrête de te plaindre, tu es vraiment grincheuse, tu ne comprends rien, si tu n'es pas contente tu n'as qu'à partir). Vous avez deux mauvaises solutions : soit la sur-compassion (l'empathie à l'excès) où vous allez dans le sens d'alimenter la plainte, soit la condamnation qui fait que du coup la plainte se retrouve face à son impuissance alors qu'elle lance un cri de souffrance et vous lui dites : tais-toi ! C'est pire. Entre les deux, je pense que le mieux, c'est d'entrer dans un dialogue où l'on dit à la personne : écoute, franchement c'est librement que tu es rentrée, tu savais tout cela, on t'en a informée à la base, rappelle-toi, personne de t'a obligée à cette vie. Si tu ne supportes plus cette vie, il faudra peut-être qu'on t'accompagne pour que tu vives une autre vie. Rappeler la personne à la liberté de son engagement premier est très productif. Surtout cette liberté qu'on redonne, l'aide à s'approprier sa propre discipline, à dire : moi, avec mes faiblesses, mes fragilités, je me donne cette discipline qui est harmonieuse avec mon engagement. Nous ne sommes pas appelés à subir notre vie dans un conformisme mortifiant mais nous sommes appelés à y adhérer, à la choisir et à reconnaître à la fois nos incohérences, mais cela ce n'est pas un problème. Donc une discipline appelée à la liberté, qui rend crédible notre vie.

Cette ascèse est difficile aujourd'hui parce que nous sommes dans un monde qui a beaucoup changé, un monde d'érotisme, un monde de consommation, un monde d'abus de pouvoirs de toutes sortes, et qui traverse les murs de nos monastères. Il faut être pour cela des témoins du mystère pascal, dont la première étape consiste dans cette adhésion intérieure quotidienne au mystère du Crucifié, au mystère de la Croix. Cela veut dire que dans nos programmes de formation initiale, l'ascèse personnelle doit être extrêmement explicite et précise. Un candidat qui n'arriverait vraiment pas du tout à intégrer intérieurement l'ascèse qui lui est donnée, objectivement c'est dangereux de le garder, parce qu'il ne pourra faire que du formalisme, qui, à terme, va se compléter avec de nombreuses compensations, avec une forme de début de vie double sans qu'elle soit forcément scandaleuse, et qui ne peut pas le rendre heureux. On dit, dans notre tradition, que la capacité d'enseignement, la capacité d'apprentissage, la capacité de faire sien les lois qui sont extérieures, est déterminant dans le discernement vocationnel. Chacun vivra l'ascèse selon ses forces, ses capacités, ses dons, pour les ordonner à une vie vertueuse.

Cette ascèse nous invite à dépasser le régime de la convoitise, le régime de la passion, le régime de la simple émotion, le régime de la simple sensibilité, pour être guidé avant tout dans notre vécu humain, par les inspirations

de l'Esprit, la vie même du Seigneur, la présence à ses côtés. En ce sens, ascèse et combat spirituel vont vraiment ensemble. Il faut bien comprendre que ce Royaume de Dieu qu'on peut vivre dès ici-bas dans la vie religieuse, manifeste qu'il dépasse les choses, les forces de ce monde. Il faut bien des témoins pour dire qu'il existe un Royaume de Dieu, des témoins qui ne vivent que de cela.

Il faut bien que dès la formation initiale, le sens spécifique, spirituel, charismatique de l'ascèse soit intégré. Il faut vérifier que cette ascèse soit à peu près ou en début d'intégration. Si la personne, même si elle est très intelligente, très douée, très forte, très séduisante, vraiment n'arrive pas à intégrer les recommandations qui lui sont faites avec une certaine créativité, c'est mal parti.

Cette ascèse, c'est un non permanent que l'on oppose à notre vécu instinctif, pulsionnel, primaire, mais ce n'est pas un déni de nos pulsions, de nos instincts, ce n'est pas un déni de nos émotions, de nos passions. Mais c'est un refus que ces réalités soient premières dans notre mode de vivre, dans notre mode de relation.

2.3. Une vie de prière cénobitique

a) Les Vœux de religion

Quand la vie religieuse se met en place, non encore formalisée par le droit, ce qui la spécifie, ce n'est pas les vœux en premier. Il y a un vœu de conversion des mœurs qui va durer longtemps jusqu'au Moyen Âge, jusqu'au XII^e s. Le premier élément le plus visible et le plus réel de la vie religieuse, c'est les vierges consacrées qui se multiplient. Ensuite on a les Pères du désert qui vont mener la vie anachorétique. Assez vite, à partir de la fin des persécutions, se mettent en place des formes de vie cénobitique, vies communautaires orantes qui vont être un substitut, ce qu'on appellera le martyr blanc, alors qu'au début les premières vierges, les premiers chrétiens étaient tous martyrisés rouge, c'est-à-dire martyrs par le sang. Voici que les vertus spécifiques de la vie chrétienne tout court, mais qui vont s'exercer en particulier dans la vie consacrée, vont être une nouvelle forme de martyr : le témoignage de l'absolu de Dieu. Les vœux ne vont arriver dans leur qualité formelle qu'au Moyen Âge, les trois vœux vont donc arriver tardivement dans l'histoire de la vie religieuse.

Le « votum », le vœu c'est une promesse faite à Dieu. C'est une expression que saint Thomas utilise de manière un peu rapide pour dire un acte délibéré de la volonté, qui exige un discernement préalable, et auquel peut s'adjoindre une formulation verbale assistée par un témoin authentique.

Ce vœu se distingue d'un simple bon propos, d'une bonne intention, parce qu'il inclut l'acte de dévotion, il inclut une forme d'offrande de sa propre liberté à Dieu. Le sujet offre sa propre liberté à Dieu seul. Dieu seul pouvant demander toute la liberté d'un être puisqu'il est Créateur. On ne peut pas donner toute notre liberté à une autre personne, on ne peut la donner qu'à Dieu puisqu'il est notre Créateur et Rédempteur.

Donc, pour autant, un simple bon propos ne suffit pas pour fonder la réalité théologique du vœu, parce que, quand on promet, on n'accomplit pas encore tout ce qu'on promet. Il s'agit de s'engager dans ce cheminement de conversion qui incite à transformer progressivement et quotidiennement notre vie en un culte d'adoration au Dieu vivant, comme un service gratuit de l'Église. En ce sens, le désir de la possession des biens, le désir de la rencontre conjugale, le désir d'un projet de vie, sont totalement remis entre les mains de Dieu et demeurent à son entière disposition. Vous voyez, les désirs légitimes, bons, de posséder des biens, de pouvoir vivre une vie conjugale, d'avoir un projet de vie, tous ces désirs bons sont remis entre les mains de Dieu. Il est très important de comprendre cela, parce qu'autrement les vœux sont avant tout vécus comme une forme de castration des désirs légitimes. Il faut que la personne soit assez mature pour posséder la conscience de ses propres désirs afin de les remettre au Dieu vivant.

Les vœux sont un acte éminent de la vertu de religion par laquelle l'homme règle toute sa vie en fonction de Dieu, ordonne toute sa vie au Dieu Créateur. Il répond librement à un appel spécifique de l'Esprit Saint caractérisant ce vœu de religion. Donc non seulement l'histoire personnelle mais sa propre autonomie, sa propre liberté, est mise radicalement entre les mains du Seigneur. « On donne, dit saint Thomas, le nom de religieux à ceux qui s'assujettissent totalement au service de Dieu, qui s'offrent ainsi en holocauste à Dieu ». C'est ce que dit saint

Grégoire : « Certains ne se réservent rien : leurs pensées, leurs langues, leurs vies et tout ce qu'ils peuvent avoir de biens, ils l'immolent au Dieu tout puissant. La perfection consiste pour l'homme dans l'union totale à Dieu, c'est ainsi que la vie religieuse désigne un état de perfection ». Vous voyez, ces termes : holocauste, immolation de sa propre vie, de sa propre liberté à Dieu, ne sont plus du tout utilisés dans le lexique, dans la grammaire, dans la littérature de la vie religieuse contemporaine. Ils sont tout de suite mis à l'écart, compris comme une forme de remise en cause de la liberté de la personne, parce qu'on est dans une pensée moderne, qui refuse toute la tradition, la vertu de religion en particulier. Mais on ne peut pas vivre de manière heureuse dans la vie religieuse si on ne va pas jusque là, si on ne va pas jusqu'à l'identification au Crucifié dans un holocauste de sa propre vie en renonçant à des biens légitimes pour faire de notre vie une offrande cultuelle au Dieu vivant.

Ce qui spécifie la vie religieuse, ce n'est pas les vertus qui sont partagées par tous les baptisés, c'est une forme de vie, un état de perfection. Cette forme de vie implique l'activation de vertus spécifiques en particulier la vertu de religion et qui va libérer la spécificité de vivre en dehors du monde afin de nous permettre de nous offrir sans réserve à Dieu, en réponse à une vocation ordonnée à l'édification, au bien de toute l'Église. Les vœux viennent s'inscrire de manière visible dans la construction de l'Église.

Mais qu'est-ce que c'est que cette immolation au Dieu tout puissant qu'on vient d'énoncer ? Les vœux nous configurent de manière à la fois intime, objective et définitive au mystère de l'humanité du Christ en appelant à dépasser le simple renoncement ascétique commun à tous les baptisés. Donc, objective, intime et définitive, au mystère de l'humanité du Christ crucifié. On peut dire que les vœux simples, qui font un débat dans la théologie sur leur validité réelle, parce que finalement les vœux sont une fois pour toutes. Il y a une forme de sceau quasi sacramentel, pas quasi sacramentel parce qu'on est dans l'ordre de l'eschatos, mais il y a une forme de sceau dans les vœux solennels dans lequel l'Église s'engage définitivement à sceller le caractère consacré de cet itinéraire, de cette personne, de cette histoire ; tandis que dans les vœux de temporaires on est plus dans l'ordre de la promesse ordonnée aux vœux solennels. On ne va pas remettre en cause les directives canoniques, mais de facto les vœux temporaires ne sont pas sans difficultés au plan théologique ; parce que le vœu est définitif, il est intime et il est une configuration objective à l'humanité du Christ en particulier dans cette extrémité, dans cette totalité de ce don de lui-même au Père jusqu'au mystère de la Croix.

Les vertus qui sont attenantes, qui sont liées à chacun des vœux, comme la vertu de religion qui fonde l'ensemble de ces vœux, sont le chemin par lequel le vœu va se déployer de manière structurelle dans une existence. Le vœu va devoir se déployer de manière totale dans une humanité, dans une histoire, dans une personne, à travers des vertus qui sont liées à chacun des vœux. De sorte que, et c'est cela la vie contemplative, elle est capacité de maîtrise de soi, capacité de dépassement de ses propres instincts jusqu'aux instincts sexuels à travers une continence qui caractérise non seulement les conjoints qui font une continence périodique, mais nous de manière beaucoup plus radicale.

Les vœux de religion demandent davantage qu'un simple renoncement à des biens légitimes, ils incluent le sacrifice de valeurs authentiques et fondamentales qui touchent aux inclinations naturelles qui rejoignent l'homme dans son « je » le plus intime. Les vœux crucifient le « je » le plus intime de la personne pour que ce « je » devienne ouvert, totalement ouvert et uniquement ouvert au « Tu » divin.

En nous privant de richesses qui auraient dû nous être données par le Créateur, en nous infligeant une authentique mort à nos désirs instinctifs, c'est une forme de martyre, de... radicale, une forme d'anéantissement dans le Christ. C'est très important de revenir à ce fondement pascal de la vie religieuse en particulier dans la définition même des vœux. C'est très important que dès le début dans la formation, vous expliquiez à vos sœurs qu'il y a un renoncement profond à des désirs instinctifs, intimes, légitimes, et qui est durable. Si l'unité, le milieu du cœur ne va pas jusqu'au mystère pascal, ces instincts, ces besoins, ces pulsions, ces passions, finiront par vaincre d'une manière ou d'une autre. C'est ainsi qu'on rentre dans les grandes pathologies qu'on décrira plus tard, qui sont des formes de compensation de l'être charnel qui n'arrive pas à trouver sa satisfaction parce qu'il n'est pas immergé pleinement dans le mystère pascal. Il ne faut pas sous-estimer la crucifixion de désirs humains légitimes qu'impliquent les vœux dans la vie religieuse. La femme c'est la maternité, pour l'homme c'est la satisfaction de besoins sexuels. La grande différence c'est que l'instinct maternel est prégnant dès le début pour les sœurs, le problème est plus tardif pour un

homme. Le besoin d'intimité conjugale n'est pas très prégnant dès le début pour une sœur, mais il devient prégnant plus tard. Ces réalités-là il faut les connaître, les vivre, les nommer, pour pouvoir les inclure dans un dynamisme théologique de mystère pascal. Autrement, on fait du copier-coller, on a la vie spirituelle qui est un peu au-dessus de la vie humaine et on ne l'incarne pas dans les réalités les plus cruciales, les plus douloureuses de notre vie humaine, alors ce n'est pas une vie religieuse heureuse.

La chasteté n'exige pas seulement pour nous un certain mépris de nos passions, mais elle appelle à renoncer définitivement à toutes formes de relations affectives qui pourraient ressembler de loin ou de près à l'ordre conjugal. Un exemple : si vous êtes très amie avec un prêtre, très bien, très saint, très prudent, et qu'effectivement la relation s'intensifie tellement qu'on en venait au début à l'appeler une fois par semaine, puis trois fois, et puis toujours plus, et que les mails deviennent quotidiens, il faut regarder de près, parce que là, ce n'est pas une relation qui serait seulement ministérielle, ecclésiale, mais elle a rapport avec une forme de compensation affective. Il faut être assez prudent avec cela.

Entre sœurs aussi, on peut avoir une sœur qui devienne une forme de tuteur de résilience diront certains, une forme d'aide permanente par rapport à une souffrance constante, on peut avoir cela aussi dans la vie consacrée et même avec des personnes mariées. Je vous dis qu'avec un homme de 70 ans, marié, avec des enfants et des petits-enfants, il n'y a aucun risque, il faut rester quand même assez attentif, tout est possible. Il n'y a pas d'âge pour tomber amoureux, heureusement d'ailleurs, sinon ce serait triste. Après 60 ans, on ne pourrait plus être amoureux ! Je blague. Il faut être vigilant parce que le mode, le registre conjugal, est un mode qui n'a juste rien à voir avec le mode affectif d'aimer des consacrés. Mais on peut passer d'un mode à l'autre sans bien s'en rendre compte.

C'est cela la chasteté, c'est la crucifixion d'un mode d'affection sensible, non pas qu'on n'ait pas de sensibilité quelque part, mais un mode d'affection sensible qui s'ordonne en une forme d'exclusivité qu'on trouve dans la conjugalité. Il ne faut jamais réduire la conjugalité à l'aspect sexuel, la conjugalité commence tout simplement par l'intimité quotidienne d'une réalité qu'on partage régulièrement, assez vite c'est à cela qu'on arrive.

On en parlait avec les sœurs de Tarascon quand j'étais chez vous. Nous avons discuté de cela, et c'était très intéressant, sur le fait que Jeanne de Chantal et François de Sales n'ont pas été du tout sur le registre conjugal : ils se voyaient assez peu, ils étaient collaborateurs d'une même mission ecclésiale, mais ils n'avaient pas une intimité développée au sens d'une intimité conjugale même au plan symbolique. Cela vous le trouvez dans tous les couples de saints : Benoît et Scholastique, Jean de la Croix et Thérèse. Au fond, c'est la mission ecclésiale qui unit, qui structure leur relation, ce n'est pas l'intimité partagée. C'est important pour nous cela, parce que du coup, on est appelé à aimer, comme homme et comme femme, il ne s'agit pas d'avoir peur de l'autre, de l'altérité, d'avoir peur d'aimer une sœur, d'avoir peur d'aimer un prêtre qui tout à coup nous paraît très dangereux et on génère des phantasmes. Le problème c'est : de quelle manière, comme consacré, on l'aime, en tant que cette relation porte, oriente à construire une mission.

Donc le renoncement affectif dans la chasteté exige d'ordonner toutes nos puissances humaines pour qu'elles soient polarisées vers l'amour uniquement de Dieu et également à transmettre une vie éternelle à d'autres. Cela va ensemble, la joie d'une sœur c'est l'expérience de la maternité spirituelle, savoir qu'à travers sa pauvreté, sa faiblesse, ses incohérences, ses limites, Dieu passe à travers elle et a permis à des personnes de rencontrer le Dieu vivant, de rencontrer le Christ. Et la joie d'un frère c'est un peu semblable. Nous pouvons finalement nous détacher du renoncement légitime à l'intimité partagée dans la mesure où nous faisons l'expérience que le Seigneur recourt à notre humanité comme source salutaire pour d'autres.

Il faut insister, les vœux dans la formation que vous opérez, les vœux ont un caractère crucifiant ouvert à la fécondité spirituelle. Ce n'est pas de l'ordre de la discipline, les vœux, on n'est pas dans l'ordre d'une règle commune qu'on se donne pour mieux vivre ensemble. Souvent les vœux veulent dire cela aujourd'hui. Si le fondement théologique des vœux disparaît, il y a trois chemins possibles : le premier, c'est la médiocrité ; le deuxième, c'est les pathologies affectives et émotionnelles ; le troisième chemin possible, c'est la sortie de route, où l'on prend tout simplement la porte de sortie, où l'on dit finalement : sans les vœux, je vis mieux. De fait, si tu ne les

vis pas de manière théologale, tu vis mieux sans les vœux, c'est une vérité. Vous avez déjà entendu tout cela ? Je ne crois pas !

b) La vie fraternelle en communauté (VFC 10)

C'est surtout sur le document *Vie fraternelle en communauté* que je m'appuie. Au n°10, on insiste sur le caractère de signe et de communion que nous constituons, parce que toute communauté religieuse a son fondement théologique dans la communauté des Apôtres (Ac 2 et Ac 4) où on a tout en commun.

Le tout en commun est déterminant pour constituer une famille spirituelle. Nous sommes appelés à faire un seul cœur, une seule âme, nous réunissant autour d'un guide spirituel : l'abbé (l'abbesse, la supérieure), pour vivre cette communion radicale des biens matériels et spirituels, et l'unité instaurée par le Christ. Nous sommes une image, du fait même que ce ne sont pas les liens du sang et même pas les liens culturels qui nous unissent, uniquement l'appel du Seigneur, nous sommes une image pertinente et prophétique dans l'Église de l'unité des Personnes divines elles-mêmes.

De nombreuses communautés sont nées, sous diverses formes d'ailleurs, dans l'histoire de la vie religieuse. C'est le Seigneur qui les suscite, qui les confirme dans son Église. Elles répondent souvent à des besoins, à des réalités opportunes, grâce à des hommes et des femmes éclairés par l'Évangile et rendus sensibles aux signes des temps. Ils vont donner de nouvelles formes de vie religieuse au fur et à mesure.

Il n'y a pas un mode univoque de vivre la communauté religieuse. Il y a de nombreuses manières qui s'articulent selon le charisme fondateur de l'Institut. On peut admirer cette variété des différents types de vie religieuse, qui viennent enrichir le mystère même de l'Église. Mais ce qui les caractérise toutes, c'est cette vie en commun, qui est toujours une forme d'expression radicale de l'esprit fraternel qui unit tous les chrétiens, nous avons tout en commun. L'esprit propriétaire, l'esprit patronal, l'esprit dirigeant, s'opposent radicalement à la vie fraternelle.

Dans le document, il est dit : « Nous sommes appelés à être des signes de la communion intime avec Dieu aimé souverainement, nous sommes signes de communion fraternelle, nous témoignons de cette capacité de mise en commun des biens, de l'affection fraternelle, de projet de vie et d'activité ».

OK pour la vie fraternelle, on va en reparler, parce que j'ai un gros chapitre en dernière partie sur la vie fraternelle. C'est un de mes thèmes favoris. C'est un travail permanent.

c) Ora et labora - la prière et le travail

Aujourd'hui, la tendance c'est de réduire le travail à sa valeur marchande. La vie religieuse, au contraire, est appelée à réhabiliter l'éthique, la signification du travail, en mettant davantage l'accent sur la dimension subjective, c'est-à-dire la manière dont le travail transforme une personne, et non pas d'abord offre un service. Le travail contribue à faire grandir la personne dans la juste autonomie.

Le travail est un moyen, une œuvre par laquelle l'âme est préservée des dangers et s'élève jusqu'à Dieu. Un moyen par lequel l'homme collabore à l'œuvre de la divine Providence, aussi bien au plan naturel qu'au plan surnaturel. C'est un moyen par lequel nous exerçons la charité.

Le travail ne signifie pas une rémunération pour qui s'occupe des besoins matériels de la communauté. Evidemment il y a une dimension objective du travail de l'ordre de la justice, mais elle reste toujours seconde. On ne travaille pas pour avoir un salaire, avoir un revenu pour faire manger nos sœurs. La première fin du travail, c'est de servir la charité communautaire, c'est-à-dire le bien commun en assumant non seulement toute forme d'aide, mais en devenant soi-même une source de consolation pour nos propres frères et sœurs. Dans la règle de saint Benoît, au chapitre 35, où il est traité de la cuisine, « un travail dont personne ne sera dispensé, parce qu'il procure une plus grande récompense et charité », saint Benoît écrit : « aux faibles on accordera des aides pour qu'ils ne fassent pas leur service avec tristesse, mais tous auront des aides, suivant l'importance de la communauté et l'importance des lieux ». Le commentateur dit : « Il paraît remarquable que ce mot d'aide [solacium en latin traduit par aide] se rencontre dès le premier chapitre de la règle de saint Benoît, la première fois..., la deuxième fois sous la forme de

consolation, le préfixe donné à l'aide qui a porté un accent qui est plus marqué par le réconfort et la consolation » Vous voyez, le travail console nos sœurs, console nos frères de communauté. On pourrait dire avec un terme plus moderne : confirme nos frères et sœurs de communauté.

Donc, il s'agit de comprendre le travail de manière plus théologique et pas seulement de manière matérialiste. Ce qui nous permet de nous approprier notre travail au cœur d'une mission et d'un charisme ; nous approprier cette mission, comme une solidarité du Christ lui-même envers les plus nécessiteux, comme une forme de médiation de l'Église.

Comment le travail manuel, domestique, intellectuel ou social qui nous est confié à des consacrés, comment ce travail doit nous rapprocher de nos frères et sœurs et non pas nous en éloigner ? C'est un peu un des défis de la vie religieuse, de la vie monastique. Au fond dans la vie monastique, le premier pôle c'est le culte du Dieu vivant, pour faire ce culte, on aura un travail qui est comme ordonné à ce culte.

Or dans la mentalité sécularisée, c'est l'inverse. Le premier pôle, c'est la réalisation d'un travail domestique, manuel, intellectuel pour un salaire. On va envelopper cette vie mondaine par la prière. Quand on a une vision ainsi matérialiste et mondaine, le premier pôle qui devient insupportable, c'est la signification même du célibat consacré, parce que les réalités affectives, émotionnelles, passionnelles, ne sont pas du tout intégrées, investies dans un projet de vie consacrée. Donc il s'agit de renverser les choses.

Dans la vie consacrée, le temps n'est pas le temps du monde avec l'efficacité, la performance, la rapidité ; c'est le temps de Dieu, et dont la cloche constitue un signe de mesure, on est appelé à tout quitter pour se rendre à l'Office. Mais c'est une grande ascèse que d'entrer dans ce primat de Dieu, dans temps déterminé qui est fixé, d'une certaine manière par la règle et les constitutions, surtout quand on est absorbé par un travail passionnant, qu'on accomplit avec passion et générosité ; quitter avec promptitude ce que l'on fait, est un petit détachement qui nous rappelle le primat de Dieu pour nous recentrer comme consacrés sur sa propre vie divine par le culte.

De ce fait, notre vie doit être d'abord colorée par la liturgie, selon les fêtes, les mois, les solennités qu'on célèbre. Du coup, le travail, la lecture, les repas, les rencontres fraternelles, le repos, viennent comme incarner ce culte divin, cette louange éternelle. L'année liturgique est centrée sur la fête de Pâques.

La liturgie ne peut pas être un simple loisir ou même une détente qui aurait pour but d'équilibrer un travail stressant. C'est là que nous sommes des consacrés. Il y a des laïcs qui disent les Vêpres et les Laudes, ils vont à l'église, et même à la Messe tous les jours. Mais ce qui les différencie c'est que leur vie n'est pas centrée sur le culte. Elle est centrée sur le fait de sanctifier les biens de cette terre, donc sur le travail, sur leur famille, sur les nécessités naturelles. Leur vie de prière vient sanctifier une vie naturelle.

Notre vie doit être polarisée uniquement par la vie surnaturelle. Mais cette vie surnaturelle ne doit pas être artificielle par rapport à notre humanité, elle doit être incarnée clairement dans une humanité précise. C'est là le défi. La liturgie est une action dans laquelle toutes les actions trouvent leur sens.

Je vous le disais dès le début, l'une de mes hypothèses, l'une de mes convictions, et je ne suis pas le seul à le partager. Il y a deux ou trois personnes qui sont des hautes figures, dont un dominicain qui a été huit ans à la Congrégation pour les religieux, qui a fini ses huit ans en disant cette conclusion : « Si la vie religieuse se détache totalement de son inspiration monastique, elle perd tout son souffle ». Elle disparaît d'une certaine manière, parce que les Instituts séculiers eux peuvent fonctionner sur ce régime dont on vient de parler, où le travail est premier, où la vie spirituelle vient comme éclairer, illuminer, supporter cette vie séculière.

Mais ce n'est pas notre cas. Et c'est là que nous sommes très différents des Instituts séculiers et des Sociétés de vie apostolique. Nous ne sommes pas centrés sur l'efficacité, sur la performance du monde. Nous sommes centrés sur ce temps de Dieu, cette éternité qui est donnée dans le temps liturgique, cette centralité du mystère pascal que l'on vit quotidiennement et en particulier liturgiquement comme centre de l'année liturgique. De ce fait, l'ordre des choses est pour nous tout autre. Je ne sais comment c'est pour vous, mais pour nous quand on va en famille, cela rend les choses très difficiles, parce qu'on a l'impression de revenir tout à coup dans un autre ordre de monde. Pour

les gens de nos familles, nous avons une vie normale avec un peu de prière. Mais ce n'est pas cela du tout : c'est une vie mystique avec un peu de choses qui semblent comme les autres.

Notre grand défi aujourd'hui je pense, surtout dans les communautés monastiques, peut-être un peu moins dans les communautés mixtes, c'est ce qu'on appelle le travail collaboratif qui se développe dans le monde. Tout le monde travaille en équipe, et on a l'impression qu'il n'y a que les religieux qui n'arrivent pas à se mettre ensemble. C'est quand même assez extraordinaire. Dans une communauté, où on ne fait pas que prier, manger et se détendre ensemble, comment est-ce qu'on a une mission qui est un travail commun, qu'on effectue ensemble ? Ce travail commun n'implique pas forcément la promiscuité monastique. Voyez, chez les Cisterciens, où j'ai vécu pendant un mois, j'étais carme déjà, pour me refaire un peu, ils sont tout le temps ensemble. Mais il est bon que nous partagions des missions collaboratives, et je vois que c'est quand même difficile. Comment le travail peut être mission partagée, collaborée, comment du coup nous offrons à l'Église un visage commun et pas seulement un visage individuel d'une certaine manière ? Ce travail qui est sanctification, travail sur soi, travail d'accueil de l'Évangile, disposition à l'Esprit Saint, ce travail construit les relations fraternelles dans une forme de juste incarnation et rend la mission ecclésiale féconde.

Pensez par exemple aux sœurs de Lisieux. Il est clair que la communauté de Lisieux après Thérèse a été polarisée, focalisée. Pensez aux frères de Padre Pio. Toute la communauté était polarisée par le fait de transmettre le message du saint ou de la sainte à l'Église. Ils n'avaient que cela à faire.

Questions

J'ai une question. Vous avez parlé que si le fond théologique des vœux disparaît, il vient comme conséquence des pathologies, la médiocrité, l'acédie.

L'acédie c'est une maladie, la médiocrité ce n'en est pas une. On distingue la tiédeur de l'acédie. L'acédie on en reparlera, c'est une vraie maladie spirituelle. La tiédeur, c'est quand on fait les choses sans cœur, sans intensité, sans présence. On le fait parce qu'il le faut, en râlant, en se plaignant. C'est le fils qui se plaint mais qui fait les choses. Ce n'est pas très marrant. On a toujours un petit peu de cela, on a toujours un peu de tiédeur. Autre chose est quand la pathologie, la tiédeur, la tentation de sortir, deviennent premiers dans notre vie. Je ne vous dis pas que celui qui a le fondement théologique a des œillères et qu'il ne connaît rien de tout cela. Je ne dis pas cela. Il a des combats, on en a tous, mais il arrive à les surmonter précisément par le fait qu'il réactive en permanence la vie théologique.

Autre question ?

La vie communautaire se trouve fragilisée par l'âge, la maladie, le petit nombre, le travail. C'est difficile alors de vivre cette mission commune qui construit la fraternité. Il y a des surcharges pour deux ou trois sœurs plus jeunes qui assument la plupart du travail...

C'est bien pour cela que j'en parle. J'ai conscience que dans les monastères contemplatifs la suractivité prend le pas sur la finalité réelle. C'est bien pour cela que j'en parle. Je n'en parle pas en me disant : tout le monde vit cela, super ! Non, j'en parle parce que dans les monastères de Carmélites et je suis sûr que c'est pareil à la Visitation, vous avez des structures qui sont difficilement modifiables. Il ne faut pas dire : bon eh bien, elles ne sont plus que six sœurs, on va fermer et les mettre ailleurs, tout ça ne se change pas comme cela. Du coup, souvent on en arrive à des situations où la supérieure, l'économe et la sous-prieure portent tout pour huit sœurs qui, elles, sont soit impotentes, soit malades, soit dépressives, soit anorexiques, enfin toutes les maladies qu'on connaît quoi ! Là, c'est très lourd. Donc la question est, effectivement, jusqu'à quel niveau on peut tolérer ce déséquilibre.

Je vois même un monastère de Carmélites bien équipé, elles sont 18, elles ont ce qu'il faut, elles n'ont pas trop de malades que cela, elles se sont entourées d'une petite armée de laïques qui font beaucoup de choses utiles, elles font l'accueil, tout ce qui est un peu externe au monastère. Cette équipe de laïques, elles les gèrent, elles sont une dizaine de bénévoles, qui sont retraitées, qui sont aptes à faire cela. Les Carmélites souvent se sont entourées de gens pour minimiser le travail parce qu'on ne peut pas tout faire.

Ça c'est une chose, mais après quand il y a trop de sœurs âgées, nous dans les fédérations de Carmélites, elles ont deux ou trois Carmels un peu EPHAD, où vont les sœurs âgées, où les chambres sont équipées. Ce sont des maisons médicalisées qui sont organisées, avec des kinés, des infirmières, des médecins. C'est quand même mieux des Carmels EPHAD que des EPHAD tout court avec des gens qui croient en rien, c'est très dur ça. C'est une organisation fédérale qui assez vite se structure.

Là-dessus, *Cor orans* a beaucoup apporté de changements, parce qu'il ne permet plus la survie de monastères de manière quasi improductive et inféconde. Mais, est-ce qu'il faut tout de suite fermer, aller avec des lames de rasoirs sur des vies entières qui ont été dans des endroits, je n'en suis pas sûr. C'est délicat. Peut-être que la sœur fédérale aurait un complément à donner, plus existentiel et incarné, car moi je suis dans la théorie pure.

- *Mon Père, je ne dirai rien de plus que ce que vous venez de dire. En plus je n'ai qu'une année de mandat. Même si je suis déjà confrontée à des situations. Il est toujours difficile de trouver cet équilibre entre une trop grande humanité et un grand esprit de foi, pour ne pas brusquer les situations, encore moins les personnes. Oui je n'ai rien de plus à dire.*

Nous parlerez-vous sur la synodalité ?

Non, je n'ai pas prévu cela. C'est quand même dans le fond de ma réflexion, je suis beaucoup dans l'ecclésiologie, la communion, la fraternité. Mais la synodalité, ce n'est pas mon truc. J'ai des soucis plus fondamentaux que cela.

Partage sur l'article de Dom Bernardo Olivera (l'équilibre dans la règle de saint Benoît) et celui de M^{re} Carbalho (les défis de la vie contemplative)

- Article de Dom Olivera : *Dans notre groupe nous avons commencé le document de Dom Bernard, et nous avons trouvé que c'est très actuel pour nous, et aussi la vision qu'il donne de la vie consacrée dans les différents continents pour la situation actuelle de la Visitation, et aussi l'importance de l'identité, c'est essentiel pour pouvoir vivre le charisme voulu par les fondateurs, et le faire propre, c'est ce que le monde et l'Église demandent de nous. Nous avons trouvé ce document très bon et très essentiel. Si on ne sait pas quelle est notre identité à quoi notre vie sert-elle ? Comment est-ce qu'on peut être radicales, si je ne sais pas en quoi je dois être radicale. Nous avons vu l'importance d'actualiser le charisme reçu il y a 4 siècles dans une fidélité créative, car ce n'est pas une chose de musée, avoir la capacité de discernement, voir ce qui est essentiel et ce qui est accessoire.*

Qu'est-ce qui est essentiel dans le charisme de la Visitation, quel est le sens, quelle est la chose qu'on ne peut pas enlever, si on l'enlève, il n'y a plus de charisme.

- *C'est l'imitation de Jésus doux et humble de Cœur.*

Est-ce que, c'est une question que je vous pose, est-ce que la vision de Marguerite-Marie a influé fortement, a enrichi le charisme ?

- *Elle l'a confirmé et élargi. Ça fait partie de notre charisme, la mission d'aimer et de faire aimer le Cœur de Jésus et vivre cette spiritualité de la douceur et de l'humilité du Cœur de Jésus. Notre spiritualité a deux accents : christique et marial ; les deux vertus plus aimées du Cœur de Jésus et aussi c'est le mystère de la Visitation, vie de prière, de contemplation, de recevoir la Parole de Dieu pour l'incarner mais aussi ce partage, cette ouverture à l'autre, c'est un mystère de recevoir Dieu pour le donner, le partager aux autres dans un service de charité, mais aussi dans la louange, dans la gratitude, dans la gratuité aussi. C'est le propre de notre charisme : ouvrir dans l'Église un chemin de vie consacrée contemplative pour les personnes qui n'ont pas une santé forte ou ne se sentent pas attirées aux grandes austérités. Alors dans notre Ordre c'est possible, en ayant une vraie vocation, puissent entrer des filles de santé fragile ou avancées en âge. Si on enlève cette douceur et humilité et cette capacité que les jeunes ou moins jeunes femmes puissent entrer dans nos communautés, on enlève ce charisme dans l'Église parce que c'est spécifique à nous.*

Je me souviens qu'à Tarascon, il y avait une sœur novice, guadeloupéenne je crois, qui était grand-mère.

- *Oui.*

Grand-mère, c'est quand même particulier, à ses petits enfants leur expliquer qu'elle est bonne sœur maintenant. Ce n'est pas le lot de la plupart. Heureusement que vous n'accueillez pas que des grands-mères. Il faut un dosage en tout cas.

Et puis pour l'autre texte sur les défis de la vie contemplative de Carbalho qui s'y connaît assez bien sur ces questions ?

- *Moi, ce que je voulais ajouter, c'est par rapport à l'ascèse, à la Visitation, elle n'est pas d'abord extérieure, même s'il y a des aspects qui sont encore importants, mais elle consiste surtout dans un renoncement intérieur et dans la joie dans la vie fraternelle.*

C'est bien ces retours, c'est bien que vous lisiez ces textes, que vous les travailliez un peu. Bon, ils ont été choisis, je les ai pris parmi mille ! Mais ils correspondent à nos thématiques. Ce sont des auteurs sérieux. Dom Olivera est pour moi, un des meilleurs auteurs. J'aime beaucoup ce qu'il écrit, il a beaucoup écrit, j'ai pas mal d'écrits de lui. Il est très peu publié, il est un bon auteur. En plus il a une grande expérience, il était argentin, Abbé général pendant 25 ans dans les années 1980-2005 à peu près.